

Présentation

Philippa Dott, Anne Merker et Nicolas Quérini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cps/1395>

DOI : 10.4000/cps.1395

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2019

Pagination : 9-12

ISBN : 979-10-344-0047-8

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Philippa Dott, Anne Merker et Nicolas Quérini, « Présentation », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 45 | 2019, mis en ligne le 30 mai 2019, consulté le 30 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cps/1395> ; DOI : 10.4000/cps.1395

Présentation

Philippa Dott, Anne Merker, Nicolas Quérini

Le propre des grands œuvres est d'être une source infinie de réflexion pour les siècles qui la suivent. L'attraction de Platon se compte, comme un petit nombre d'autres auteurs, en millénaires. Ses dialogues n'en finissent pas d'émerveiller : hauteur de vue, atonie des analyses, diversité des thèmes, subtil congé donné à la vanité philosophique dans un mélange de jeu et de sérieux, mise en scène de personnages croqués rapidement ou peints lentement au fil du dialogue, ressorts infinis du style, ces écrits nous *parlent*. Abordant tous les aspects de la réalité humaine, depuis la connaissance de soi jusqu'à l'appréhension du Tout, depuis les questions morales jusqu'aux questions métaphysiques, en passant par la politique, l'art, l'éducation ou l'épistémologie, les dialogues s'offrent à une méditation perpétuelle.

Dans cette profusion des perspectives, le présent numéro des *Cahiers philosophiques de Strasbourg* a privilégié les thèmes du *logos* et du cosmos, en combinant forme et fond. La philosophie platonicienne, qui est d'abord une dialectique, ne serait rien sans le *logos*; elle ne serait pas non plus sans son élévation au-dessus du particulier pour accéder à une intellection embrassante des réalités humaines et du monde; enfin, elle s'est donnée dans une écriture qui n'a pas son égal dans toute l'histoire de la philosophie.

Un premier article de Létitia MOUZE, «L'effet du *logos* socratique», étudie la dimension affective du *logos* tel que Platon l'attribue à Socrate. Comme toute réalité, le *logos* est doué d'une puissance, laquelle ne tient pas à sa seule dimension logique. Le *logos* socratique a ceci de remarquable que c'est par la médiation d'affects provoqués (la honte, la colère...) qu'il parvient à faire triompher la rationalité dans l'âme, dont il modifie la structure en totalité. L'article aborde sous cet angle un ensemble de thématiques récurrentes dans les dialogues, comme le

tumulte (*thorubos*), la honte (*aidôs, aischunê*), la réfutation (*elenchos*), l'incantation et l'ensorcellement par le *logos*, l'éducation des affects, et bien sûr la relation entre les parties de l'âme humaine.

La lutte contre l'athéisme qui s'imisce dans certaines âmes fut une des préoccupations majeures du Platon vieillissant des *Lois*. Fulcran TEISSERENC établit, dans son article « De l'âme première à l'autonomie seconde: la cosmologie politique des *Lois* », que Platon ne s'est pas fait d'illusion sur sa « démonstration » d'un gouvernement divin du monde. Ce dernier ne peut faire l'objet que d'une persuasion portant sur le vraisemblable. Cette forme d'inutilité théologique, par absence de preuve théologique formellement valide, laisse néanmoins place à une autre fonction: le *logos* sur le rôle des dieux dans le cosmos contribue à faire du monde un modèle formel du gouvernement de soi, un référent cosmique par rapport auquel se comprendra la politique humaine et le type de liberté qu'elle implique.

Le caractère animé du Tout est bien étayé chez Platon. Il en va autrement pour la question de savoir si, et comment, les formes intelligibles sont elles-mêmes des vivants. Marc-Antoine GAVRAY interroge, dans son article « En quoi l'intelligible est-il (un) vivant? », le vitalisme admis par Platon au niveau des Idées et de la connaissance, ce qui pose nécessairement en arrière-plan la question de l'unicité du monde selon Platon. La différence entre le modèle (intelligible) et la copie (sensible) implique-t-elle l'impossibilité pour le modèle de se voir attribuer la vie? Si les Idées sont vivantes, comment faut-il penser l'intellection de ces objets par l'âme humaine? L'article apporte des réponses à ces questions et à d'autres qui leur sont connexes, tout en démarquant la position platonicienne originelle de ses interprétations « néo-platoniciennes » ultérieures.

La langue grecque n'a jamais été en peine de nommer le Tout (*to pan, to holon*) et de réfléchir à son propos, à l'aide ou non de la notion de cosmos. On doit toutefois remarquer l'absence chez Platon d'un terme équivalent au français « totalité », en grec *holotês*, qui dénote une dimension plus abstraite. Derrière ces dénominations, c'est la nature et le degré de conceptualisation qui se joue. Jérôme LAURENT examine ainsi comment Platon et ses successeurs ont pu « Penser le Tout sans concept de totalité », alors que le *Théétète* suggère que le propre du philosophe est de s'élever à la considération de la totalité des choses, et non de s'en tenir à une échelle petitement humaine. Les différences entre *to pan* et *to*

holon sont ainsi examinées, en suivant un fil de pensée qui va de Platon à Plotin en passant par Aristote et les stoïciens.

La question du *logos* et du cosmos engage aussi la question de la nature et des principes qui y sont à l'œuvre. Y a-t-il une immanence des fins dans le cosmos, dans les processus naturels? «Peut-on parler de téléologie chez Platon?» Luc BRISSON pose la question en réaction à un courant interprétatif contemporain. Il montre qu'il y a là rétrojection de concepts aristotéliens, tant de la cause finale que de la représentation d'un cosmos animé par un premier moteur, objet de désir pour les êtres imparfaits. La notion stricte de «téléologie», apparue au XIX^e siècle sous la plume de Christian Wolff comme partie de la physique qui s'intéresse à la cause finale, n'est pas adaptée à la pensée platonicienne déployée dans le *Timée*.

Deux articles reviennent ensuite sur la réception de Platon par Nietzsche. Ce dernier a constamment rivalisé avec Platon, de manière opiniâtre. Son interprétation de Platon comme une personnalité hybride a des conséquences sur son jugement du contenu de sa philosophie: dans le mélange, Nietzsche discerne des éléments qu'il juge désastreux et renvoie la fascination pour le *logos* et les concepts à une tendance tyrannique; mais il reconnaît, plus souvent qu'on ne le dit ordinairement, bien des thèses platoniciennes qu'il approuve, voire qu'il serait prêt à adopter, surtout en matière politique. L'article de Christoph HORN, «Nietzsche, juge de la philosophie morale et politique de Platon», revient sur l'ambivalence de l'appréciation nietzschéenne, et fait le point sur les nombreux passages du corpus nietzschéen consacrés à la philosophie morale et politique de Platon. C'est en suivant le fil d'un «radicalisme aristocratique» de Nietzsche que se révèle le critère de son jugement.

Mais ce n'est pas seulement le fond du *logos* platonicien, c'est aussi la forme, ou plutôt le style qui retient l'attention de Nietzsche. L'article d'Anne MERKER, «“Platon est ennuyeux” : sur un mot de Nietzsche», éclaire ce jugement du *Crépuscule des Idoles* tant par les œuvres publiées que par les projets de publication (*La Volonté de puissance*, projet abandonné comme tel) et surtout les cours donnés à Bâle par Nietzsche. Tout autant que le *logos* dans sa dimension logique et argumentative sert une volonté de puissance reconnue comme telle dès l'Antiquité (quoique l'expression même fit défaut dans sa littéralité), «le style devient une puissance par soi», dans une relation conflictuelle entre prose et poésie

inaugurée par la rhétorique grecque, source de toute la prose moderne. L'article se penche concrètement sur les dispositifs stylistiques, et montre que la problématique de la puissance du style ouvre vers un au-delà de la dimension logique et argumentative du *logos*.

C'est en sens inverse, mais de manière complémentaire, vers un en-deçà originaire de la valeur logique du *logos*, qu'Heidegger a entrepris de lire les fragments d'Héraclite l'Obscur. Pensées d'un auteur « matinal », ces fragments sont autant de pièces que Heidegger voulut déchiffrer patiemment, souvent au mépris de considérations philologiques trop poussées. En *varia*, l'article d'Eleni KONTOGIANNI, « Héraclite par Heidegger : le *logos* comme recueillement de la *physis* », offre une explication serrée de ce qui fut une « traduction » heideggerienne des sentences de l'Obscur, autrement dit une interprétation relativement libre, mais très cohérente. Elle montre, à l'appui des textes et notamment de l'*Introduction à la métaphysique*, comment *logos* et *physis* se rejoignent irrésistiblement.

On lira donc dans tous ces articles des considérations complémentaires et irréductibles les unes aux autres. Elles s'enracinent toutes dans ce sol commun : le *logos* des Hellènes, et la voie qu'il ouvrit à la pensée du monde.